

la recherche dans l'idée qu'elle est la seule science libre, car cette science est la seule à avoir sa fin en elle-même.

La sagesse est divine

C'est pourquoi on pourrait à juste titre juger que sa possession n'est pas humaine (de bien des façons en effet la nature humaine est esclave, [30] ce qui faisait dire à Simonide que « seul un dieu peut posséder ce privilège »¹) et que, pour l'homme, il ne vaut pas la peine de rechercher la science qui est à sa mesure. Si les poètes disent vraiment quelque chose qui vaille et si l'envie est dans la nature [983a] divine, il est normal qu'elle survienne surtout à ce sujet et que tous les esprits supérieurs soient malheureux. Mais il n'est pas possible que la divinité soit envieuse (d'après le proverbe, les aèdes disent beaucoup de mensonges) et il ne faut pas penser qu'une autre science est plus précieuse qu'une telle science, [5] car la plus divine est aussi la plus précieuse. Elle seule sera divine de deux façons : en effet, la science que le dieu possèdera au plus haut point et qui traitera des choses divines est divine entre les sciences. Or celle-là seule possède ces deux caractères : en effet, de l'avis de tous, le dieu est au nombre des causes et il est un certain principe, et le dieu, lui seul ou lui surtout, [10] pourra posséder une telle science ; < les autres sciences > sont donc toutes plus nécessaires qu'elle, mais aucune ne lui est supérieure. Cependant il nous faut, dans la possession de cette science, nous placer

1. Il s'agit de Simonide de Kéos, poète lyrique (environ 556-468 av. J.-C.). La phrase citée appartient au fragment 4 (éd. Diehl, *Anthologica lyrica graeca*, II, p. 64). Le même passage de Simonide est commenté dans Platon, *Protagoras* 341e, mais appliqué à la perfection morale. Le proverbe cité plus bas à propos des aèdes (983a 3-4) vient aussi de Simonide (fr. 21, I, p. 33).

en quelque sorte d'un point de vue contraire à celui du début de nos recherches. En effet, tous partent, nous l'avons dit, de l'étonnement que les choses soient ce qu'elles sont, comme pour les mouvements spontanés des marionnettes [15] ou comme à propos des solstices ou de l'incommensurabilité¹ de la diagonale, car tous ceux qui n'en ont pas encore étudié la cause trouvent étonnant que quelque chose ne se mesure pas par l'unité la plus petite. Mais il faut, selon le proverbe, aboutir au contraire et au meilleur, comme dans ces exemples, quand on comprend ; rien en effet [20] n'étonnerait autant un géomètre que si la diagonale était commensurable. Quelle est donc la nature de la science recherchée et quel est le but que doivent atteindre la recherche et la démarche dans sa totalité, voilà qui est dit.

Les causes premières : exposé des doctrines antérieures

3. Puisque, manifestement, il faut acquérir la science des causes principielles [25] (car nous déclarons savoir chaque chose quand nous pensons acquérir la connaissance de sa cause première), puisque les causes se disent en quatre sens et que, parmi ces causes, nous l'affirmons, l'une est la substance, c'est-à-dire l'être ce que c'est² (car le pourquoi remonte en dernier à la définition et le pourquoi premier est cause et principe), la deuxième est la matière, [30] c'est-à-dire le substrat, la troisième le principe d'où

1. Allusion à l'irrationalité de $\sqrt{2}$, c'est-à-dire à sa non-réductibilité à un rapport entre deux nombres entiers. Les Grecs l'exprimaient en termes géométriques, en disant que la diagonale d'un carré n'est pas commensurable avec son côté.

2. Sur la traduction de cette expression, cf. l'Introduction p. 54-55.